

La Hongrie et la Grande Guerre

Mémoires conflictuelles et politiques de commémoration,
1914-2014



Par Péter Ákos Ferwagner, Université de Szeged

La mémoire de la Première Guerre mondiale est devenue, dans les dernières décennies, l'un des sujets les plus importants de l'historiographie européenne. Il est vrai que les années 1914-1918 ont transformé fondamentalement l'organisation et le fonctionnement des sociétés. De larges groupes, articulés entre eux auparavant par les structures de classe, ont vécu des expériences égalitaires au front et, dans le système des économies de guerre, les femmes ont été arrachées à leurs activités ordinaires. Ces changements et ces expériences du front ont été reliés de manière diverse après 1918. Les représentants des groupes sociaux se sont efforcés d'expliquer et d'interpréter à l'aide de la guerre le monde nouveau, et à partir des expériences du conflit, ils ont formé leurs idées sur l'ordre à venir. C'est pourquoi la Grande Guerre est devenue un territoire symbolique si important. Bien sûr, les interprétations en sont parfois concurrentes, mais elles ont un trait commun : elles s'adressent toujours à leur propre présent.

Les effets de ces processus européens sont facilement démontrables dans la culture mémorielle hongroise de la guerre mondiale. Cependant il faut souligner, dans le cas hongrois, une dimension de haute portée. Pour la Hongrie, la guerre de 1914-18 n'a pas signifié et ne signifie pas seulement et exclusivement la mémoire de la dévastation et de la désolation sans précédent, mais aussi la disparition du point de référence premier du nationalisme hongrois : l'unité de la Hongrie

historique. Bien que fonctionnant comme un mythe, cette unité « millénaire » était un fait identitaire dans le pays avant 1918. Selon l'histoire de la nation hongroise fabriquée au XIX^e siècle cette unité existait toujours. Sur cette base, le nationalisme hongrois a considéré le peuple magyar comme le dirigeant naturel politique du bassin carpathique et a défini de grandes tâches pour la politique hongroise. Et cette unité dite « millénaire » s'est désorganisée entre 1918 et 1920, les allogènes ayant l'appui des puissances vainqueurs se sont détachés, la Hongrie historique s'est désagrégée.

On comprend, dès lors, que la Première Guerre mondiale ait occupé et occupe, de nos jours encore, une place très importante dans la mémoire collective des Hongrois.

La Hongrie, en tant que membre de la double Monarchie Austro-Hongroise, a participé à l'ensemble du conflit. Ce fut la Monarchie qui déclara la guerre contre la Serbie le 28 juillet 1914 et déclencha ainsi le conflit mondial, puis, après sa défaite finale, elle dut conclure la trêve à Padoue le 3 novembre 1918. Les pertes de la Hongrie furent immenses : pendant les 51 mois de la guerre, le pays a donné à peu près 3 800 000 soldats à l'armée impériale et royale (18 % de la population totale). De cette masse immense 661.000 hommes sont tombés sur le champ de bataille (17 %), 743.000 ont été blessés (20 %) et 734.000 personnes ont été fait prisonniers (19 %). En outre, la Hongrie a employé dans ses usines servant les objectifs de guerre quelque 800 000 ouvriers¹. On a donc exploité la force de population d'une manière historiquement sans précédent.

La Grande Guerre a marqué les Hongrois par les pertes inouïes et inoubliables qui ont touché directement ou indirectement toutes les familles. Mais ce furent les conséquences politiques évoquées qui ont laissé une trace vraiment profonde et durable dans la mémoire collective. En Europe centrale et orientale, les empires existant depuis des siècles se sont effondrés, en quelques semaines, et à leur place des États « nationaux » ont été créés. D'après le traité de paix de Trianon signé le 4 juin 1920, la Hongrie a perdu les deux tiers de son territoire, passant de 325 411 km² avant la guerre à 92 962 km² après la signature du traité. Le pays a également perdu son accès à la mer ainsi que la totalité de ses mines d'or, d'argent, de mercure, de cuivre et de sel, cinq de ses dix villes les plus peuplées et entre 55 % et 65 % ses forêts, ses voies ferrées, ses usines, ses canaux, son minerai de fer, ses institutions bancaires et ses terres cultivables. Si, avant la Première Guerre mondiale, plus de la moitié des 21,5 millions d'habitants du royaume de Hongrie ne sont pas Magyars (lesquels sont au nombre de 9 549 000),

¹ Ferenc Julier, *1914-1918 : a világháború magyar szemmel* [1914-1918 : la guerre mondiale vue par les Hongrois], Budapest, 1933.

l'une des conséquences du traité de Trianon est qu'après-guerre, un magyarophone sur trois vit en dehors des frontières de la Hongrie : 3,3 millions de Hongrois se sont retrouvés avec une nationalité roumaine, yougoslave ou tchécoslovaque². Il est donc facile de comprendre pourquoi l'essentiel de la politique extérieure hongroise de l'entre-deux-guerres, dirigée par l'amiral Miklós Horthy, consista à réclamer la révision du traité de Trianon. Trianon est perçu de nos jours aussi comme un traumatisme, et beaucoup de Hongrois considèrent encore ce traité comme un inique diktat de l'Entente.

Cette transformation a marqué profondément la pensée politique hongroise et, en générale, traumatisé toute la société. Vu l'importance de ce trauma l'interprétation de ses causes est devenue un objectif d'identité politique premier. Il fallait répondre aux questions suivantes : qu'est-ce qui a occasionné la tragédie ? Le régime politique d'avant 1918 ou bien son élite ? Ou, au contraire, le monde extérieur, les grandes puissances ? L'entrée en guerre ? Ou éventuellement une sortie de guerre « maladroite » ? Ces questions ont divisé la société hongroise et particulièrement ses groupes dirigeants après 1920 et elles divisent de nos jours aussi. Elles restent en effet ouvertes et ont toujours un retentissement dans la vie publique. Dans le discours politique, il est devenu particulièrement important d'identifier les causes de la désorganisation. Cette question des « responsabilités » a donc polarisé les enjeux de mémoire. Les expériences du front et les changements sociaux, sans être oubliés en sont venus à occuper une place subordonnée. Chaque auteur a écrit sur la guerre selon le message politique qu'il voulait suggérer sur les causes de la désintégration du pays. C'est pourquoi il est possible de voir dans une oeuvre l'apologie des combattants hongrois victorieux et dans l'autre, la mise en scène de soldats affamés luttant nu-pieds, presque sans munitions. Le meilleur contrepoint à ce discours d'élite déterminé par les luttes politiques tient dans l'interprétation du passé des couches plus modestes de la société, ces masses importantes de paysans incorporés dans le service au front et confrontés la dévastation de la guerre moderne. Beaucoup d'entre eux ont commencé à écrire justement sous l'effet des expériences de guerre, qui ont contribué à la formation de leur conscience politique. Cette mémoire « populaire » n'a pas lié l'interprétation de la guerre mondiale à l'une des versions de la théorie d'État hongrois et, à maints égards, elle s'est avérée plus apte à reconstruire les expériences des champs de bataille.

² Yves de Daruvar, *Le destin dramatique de la Hongrie : Trianon ou la Hongrie écartelée*, Paris, 1989.

La fabrique des discours

L'entre-deux-guerres

Après 1920, le discours des élites sur la guerre mondiale se divise en deux grands groupes. Pendant le régime de Horthy (1919-1944), le premier a pris une place privilégiée et dominante, tandis que le deuxième s'est efforcé de défendre, d'une position menacée, l'oeuvre d'opposition du régime de 1918 et de prouver la responsabilité de l'ancienne élite hongroise. Dans ce cadre, le jugement du rôle joué par la Hongrie dans la Première Guerre mondiale est avant tout l'objet des débats *politiques*, et pas tant historiques. A l'époque, les représentants de l'Entente ont considéré les puissances centrales comme les responsables exclusifs du déclenchement de la guerre. En revanche, le régime de Horthy, c'est-à-dire le premier groupe des auteurs conservateurs, nationalistes et même d'extrême droite a mis l'accent sur le rôle de *victime* du pays : la Hongrie avait été entraînée dans le conflit malgré elle, c'étaient le gouvernement impérial de Vienne et François Joseph I^{er}, l'empereur d'Autriche et le roi apostolique de Hongrie qui avaient pris les décisions. L'establishment du régime de Horthy a considéré l'effondrement et la décomposition du pays comme un processus inorganique causé par des graves erreurs personnelles et facilité par la guerre mondiale. Cette désagrégation aurait pu être évitée, malgré la défaite.

Le deuxième groupe, le cercle des auteurs de gauche dont beaucoup de membres ont saisi la plume dans l'émigration, a identifié l'origine de la catastrophe dans la stagnation des dernières années, dans la négligence des problèmes sociaux au sein du régime dualiste. Ainsi la guerre mondiale était un catalyseur qui a accéléré les processus entamés avant 1914, et tout d'abord les aspirations de sécession des allogènes. Donc, les opposants du système politique de la dernière période du dualisme ont façonné une image de la Hongrie dans laquelle le dirigeant à poigne d'une petite élite, le premier ministre István Tisza rendait impossible toutes les réformes de longue haleine alors qu'il était devenu évident que l'existence de l'État était en jeu. Bien entendu, le discours dominant ou les fidèles de l'ordre politique d'après 1920 ont réfuté ce point de vue. Ils ont refusé la thèse de « problèmes profondément enracinés ». Certes, ces auteurs ont analysé aussi les aspirations de sécession des allogènes, mais ils étaient inébranlables dans leur conviction qu'un gouvernement fort pouvait dompter cette passion, même dans le chaos de la fin de la guerre. Ils ont clos rapidement la question de la responsabilité : c'était avant tout le nationalisme serbe et la politique de grande puissance russe qui ont

causé la guerre, la responsabilité ne charge nullement les puissances centrales et particulièrement la Monarchie. Le premier ministre István Bethlen a déclaré le 26 mai 1929 :

« Devant nous, il y a une pierre tombale qui rend éternelle la mémoire de plus de 500.000 héros hongrois. (...) C'est pour la Hongrie millénaire qu'autant de Hongrois ont donné leur vie. (...) Oui, vous êtes tombés dans un juste combat d'auto-défense. (...) La nation n'a pas mené la lutte par soif de pouvoir, par vanité ou bien par esprit de conquête, mais afin de défendre ce qui était sa légitime possession depuis mille ans. (...) Vous avez défendu jusqu'au bout la patrie, le pied de l'ennemi ne pouvait fouler la terre de la patrie sans punition »³.

On trouve dans les textes de ce type-là l'un des motifs les plus caractéristiques de l'époque, qui va ressusciter après le changement de régime de 1989-1990 : l'héroïsme du soldat hongrois. Une chronique contemporaine parue en 1915, à des fins de propagande, parle des « exploits militaires triomphaux de l'armée austro-hongroise », des « événements grands et sublimes », des « exemples étonnants de la persévérance héroïque, de la prouesse résolue et du vouloir obstiné de gagner »⁴. Un autre auteur souligne que

« si je parcours les événements glorieux de la guerre mondiale de quatre ans, et la série de ces horribles supplices, je vois partout la vaillance du soldat hongrois ; c'est lui qui dore l'horizon saignant d'une auréole. (...) Où que je jette un regard, les exploits des fils de la Hongrie y rayonnent, comme les étoiles brillantes dans la nuit de l'été »⁵.

Les opposants du régime d'avant 1918 ont pensé, eux, que la catastrophe était due à l'entêtement de l'élite. L'un de leurs représentants les plus connus, le radical Oszkár Jászi a rejeté la majeure part des responsabilités de la guerre, de la défaite et du destin

³ István Bethlen: *Bethlen István gróf beszédei és írásai* [Discours et écrits du comte István Bethlen], Vol. 2, Budapest, 1933, pp. 219-222.

⁴ Árpád Zsigány, *Tolnai: A világháború története 1914–1915* [Histoire de la guerre mondiale], Vol. 1, Budapest, 1933, p. 4.

⁵ László Tóth (éd.), *A magyar nemzet aranykönyve 1914–1918* [Livre d'or de la nation hongroise], Budapest, 1921.

du pays sur les groupes privilégiés du régime⁶. Parfois, la gauche était encore plus catégorique : les dirigeants sociaux-démocrates ont rejeté la responsabilité sur le capital, surtout sur le capital hongrois. Selon Vilmos Böhm, membre de la direction du parti social-démocrate (MSZDP) et ministre de la Guerre en 1919, « la politique de douane visant le renchérissement des aliments, la guerre économique contre la Serbie et la Roumanie, la politique balkanique entamée avec l'occupation de la Bosnie, l'oppression des nations, c'est-à-dire le complexe de la politique du moulin agraire hongrois⁷ a sapé toute l'Europe, il a préparé la guerre mondiale»⁸. Les intellectuels non-marxistes de gauche se sont concentrés sur la tragédie de l'alliance avec les Allemands. Ils pensaient que c'était le militarisme allemand qui avait poussé la Monarchie à la guerre, dont la partie hongroise – par suite des réformes manquées – ne pouvait survivre à l'épreuve immense. La cause de la désintégration était donc la guerre épuisante et l'allié mal choisi. En outre, il fallait trouver une cause plus profonde et structurelle dans le caractère antidémocratique du système politique du pays.

L'autre camp, celui du discours dominant, ne nie pas la tragédie de la guerre mondiale, cependant il ne la lit pas comme une épreuve accélérant la désagrégation, mais comme la preuve la plus éclatante de la force de l'État. En effet, d'après ses tenants, entre 1914 et 1918, l'armée et la société de la Monarchie, dans les circonstances les plus difficiles, ont fait preuve d'une endurance étonnante. Cette persévérance est souvent expliquée par la supériorité morale des Magyars. Dans le discours de droite, les auteurs affirment que la défaite de 1918 n'était nullement évidente, ce sont les agitateurs et les hommes politiques défaitistes qui l'ont rendu inévitable. On trouve ici la version hongroise de « la légende du *coup de poignard* » allemande et autrichienne née dans les milieux officiers : ce n'était pas l'ennemi et les armes qui avaient battu les puissances centrales, mais la propagande de l'*Hinterland* (l'arrière) ; opposant ainsi la Monarchie et l'activité soi-disant « corrosive » ou « désagrégeante » des Juifs, des francs-maçons et des révolutionnaires. Le gouverneur Horthy lui-même s'est joint à ce chœur. Le 20 août 1920, il a prononcé un discours à propos de la fondation de l'ordre de Vitéz :

⁶ Oszkár Jászi, *Magyar kálvária, magyar föltámadás. A két forradalom értelme, jelentősége és tanulságai* [Calvaire hongrois, résurrection hongroise. La raison, l'importance et les conséquences des deux révolutions], Budapest, 1989, pp. 17, 20, 42-43.

⁷ Cette notion se réfère aux intérêts agraires de la Hongrie : Böhm a pensé que la haute bourgeoisie de la vaste industrie alimentaire du pays déterminait la direction et les actes de la politique étrangère.

⁸ Gergely Romsics, *Az első világháborús magyar emlékezetkultúra* [La culture mémorielle hongroise de la Première Guerre mondiale]. In Ignác Romsics (éd.), *Magyarország az első világháborúban* [La Hongrie dans la Première Guerre mondiale], Budapest, 2010, pp. 179-196.

« On ne nous a jamais vaincu ! Ce n'était pas l'ennemi, mais nos compatriotes-traîtres qui ont lâchement fait tomber l'arme triomphale de nos mains, ensuite ils ont bafoué, annihilé notre armée invincible et fière ; ils ont ridiculisé la vaillance hongroise »⁹.

Une (petite) partie de ces auteurs issus des élites avaient pu avoir une expérience du front. En dépit de cela, ils ont tenu les mêmes discours que les autres. Cela montre que la guerre mondiale, quant à sa commémoration, est essentiellement « collective », elle est un trésor de savoir « commun » des groupes formés d'après certaines opinions qui l'emportent souvent sur l'expérience directe. Par exemple le chroniqueur de droite Miklós Kozma décrit la guerre comme une expérience émancipatrice, créant l'unité dans la nation :

« La guerre a donné une nouvelle valeur à tout, très vite. (...) Elle a montré comment les Hongrois sont tous alliés par le sang. Un Hongrois ayant n'importe quelle profession, instruction ou rang est plus proche de moi que tous les autres. (...) Il faut que cette pensée sauve le peuple hongrois »¹⁰.

On peut encore mentionner Sándor Szurmay, ministre de la Guerre en 1917-1918 qui répète les tropes de guerre caractéristiques du nationalisme conservateur sur la fermeté, sur la consistance des soldats et sur l'armée « vaincue sans vainqueur »¹¹. De ces oeuvres on peut dégager la conclusion que, malgré toutes les horreurs et les privations vécues, l'armée de Hongrie a tenu ferme jusqu'au bout : c'est pourquoi la trahison ne pu venir que de l'arrière. C'est là qu'il faut chercher les coupables, et non pas dans l'armée. La mémoire des élites a bien enregistré la nouveauté, la modernité et la dévastation de la guerre, mais elle a subordonné ses expériences directes ou indirectes aux questions politiques du présent.

⁹ <http://vitezirend1920.hu/content/view/59/65/>, consulté le 28 décembre 2014.

¹⁰ Miklós Kozma, *Az összeomlás 1918–19 [L'effondrement]*, Budapest, 1933, p. 15.

¹¹ Sándor Szurmay, *A magyar katona a Kárpátokban. Élmények és tapasztalatok a világháborúból [Le soldat hongrois dans les Carpathes. Expériences de la guerre mondiale]*, Budapest, 1940.

Dans la Hongrie communiste

Après 1945, l'interprétation dominante à l'époque de Horthy s'est effacée¹² : la conception du rôle de victime ne pouvait plus tenir. La gauche marxiste internationaliste dont les vues ont déterminé également le discours historique hongrois, a décrit la Grande Guerre comme un conflit *injuste* et *impérialiste*. Les soldats hongrois (« les enfants du peuple »), les habitants civils de l'arrière-pays ont lutté et souffert pour les intérêts de la haute bourgeoisie financière et industrielle qui s'est enrichie grâce aux commandes militaires. Un livre écrit pour les jeunes déclare catégoriquement que

« C'est l'impérialisme qui est responsable des morts, des blessés, des mutilés, de la misère dans laquelle plongèrent des centaines des millions de gens, de l'immense destruction de biens. Non pas l'impérialisme allemand, austro-hongrois, français, anglais, russe ou américain, mais l'*impérialisme international* dans lequel tous ces impérialismes sont implicitement contenus. Ils ont fait payer le prix de leur concours par les masses. (...) Après la guerre, avec la victoire de la Grande révolution socialiste d'octobre quelque chose de nouveau a commencé »¹³.

Dans les années 1960, l'historiographie hongroise a commencé à juger plus objectivement l'engagement du pays et à dévoiler les motivations des décisions de l'élite politique. Les publications de sources ont pris de la consistance, les points de vue politiques et idéologiques moins. Dans son oeuvre importante et rééditée plusieurs fois (récemment en 2000), József Galántai, historien connu, présente encore les « tendances objectives des structures du capitalisme » comme les causes fondamentales de l'éclatement du conflit, en même temps il rejette déjà la conception de l'« automatisme », de la prédétermination de la guerre comme une réalité fatale, indépendante du facteur humain¹⁴.

¹² Cf. Dávid Turbucz, A magyar történettudomány Horthy-képe (1945–1989) [L'image de Horthy de l'historiographie hongroise], *Történelmi Szemle* [Revue historique], Vol. LVI (2014) n° 4, 663-688.

¹³ Ernő Gondos, *Az első világháború* [La Première Guerre mondiale], Budapest, 1977, p. 163.

¹⁴ József Galántai, *Az első világháború* [La Première Guerre mondiale], Budapest, 1980, p. 10.

Evolutions récentes

Après le changement de régime et la démocratisation de la vie politique, ce processus de professionnalisation de l'historiographie a continué. Les acteurs de l'époque ont reçu une évaluation plus juste, l'historiographie s'est libérée des aspects idéologiques.

Le changement de vue sur la guerre est saisissable en suivant les mots des lexiques et des dictionnaires, d'autant que les encyclopédies sont parvenues à de larges couches de la population et jouent ainsi un rôle dans la formation de l'opinion publique. Ainsi dans les années 20, selon le *Lexique de la société*, « la guerre mondiale est le plus grand événement de l'histoire de l'humanité en ce qui concerne les pertes, les dégâts et les conséquences ». L'article « guerre mondiale » explique l'éclatement du conflit par les intérêts capitalistes, impérialistes et dynastiques :

« l'échec des puissances centrales était évident dès septembre 1914 où l'armée allemande n'a pas réussi à percer le front de la Marne. Ce qui s'est passé après cela sur les champs de bataille, ce fut un effort pour corriger cet échec de la part des puissances centrales qui, de temps en temps et de place en place, ont connu de grands succès mais qui, au fond, n'ont pas influencé la situation »¹⁵.

Deux ans plus tard, le *Dictionnaire universel de Tolnai* (une publication très populaire à l'époque) suggère une autre image :

« Les puissances centrales voulaient défendre l'ordre politique et économique existant tandis que l'Entente s'est assignée comme objectif de guerre l'agrandissement de ses possessions. La Monarchie Austro-Hongroise ne voulait pas conquérir des territoires. Au début de la guerre les Allemands non plus. Par contre, les Français voulaient regagner l'Alsace-Lorraine. (...) Le combat fut d'abord une guerre européenne mais, grâce à l'habileté de l'Entente, c'est une guerre mondiale qui advint »¹⁶.

La *Nouvelle encyclopédie hongroise* était pendant les décennies du communisme la synthèse par excellence des connaissances humaines, elle ne pouvait pas être absente de la bibliothèque des familles intellectuelles. Évidemment ses articles historiques reflètent la

¹⁵ *Társadalmi lexikon*, Budapest, 1928, pp. 678-680.

¹⁶ *Tolnai Világlexikona*, Vol. XVIII, Budapest, 1930, pp. 51-56.

conception marxiste de l'époque. Ainsi la Première Guerre mondiale était une

« guerre de conquête injuste entre les deux grands groupes des puissances impérialistes, les puissances centrales et l'Entente. En conséquence du développement inégal du capitalisme, à l'époque de l'impérialisme, dans la lutte pour la redistribution du monde, deux grands blocs adverses des puissances impérialistes européennes se sont cristallisés. (...) Les parties opposées ont recherché les conquêtes territoriales aux dépens de l'autre, la captation des colonies de l'autre (tout d'abord celles des Anglais et des Français par les Allemands), l'élargissement de leurs zones d'influence, l'acquisition de marchés, des sources de matière première, des terrains d'investissement et l'écrasement économique et militaire de leurs adversaires. (...) Le plus belliqueux était l'impérialisme allemand, l'opposition principale s'est formée entre les impérialistes anglais et allemands ».

L'article critique d'une manière appuyée l'attitude des partis de la gauche de l'époque et celle de la II^e Internationale :

« La majorité des partis de la II^e Internationale, en trahissant les intérêts de la classe ouvrière, s'est engagée dans le soutien de son propre gouvernement dans la guerre impérialiste. Seul le parti conséquemment marxiste des bolcheviks dirigé par Lénine a déclaré le slogan juste que la classe ouvrière devait lutter contre la guerre impérialiste, pour la transformation de la guerre en guerre civile et pour le renversement du pouvoir de la bourgeoisie dans tous les pays belligérants ».

L'auteur de l'article constate en conclusion :

« La guerre a accéléré le développement du capitalisme, le processus de la formation du capitalisme d'État monopolistique a débuté. (...) A l'époque de la Première Guerre mondiale, la *crise générale du capitalisme* s'enclenche. Le plus grand résultat de la Première Guerre mondiale fut le percement du front de l'impérialisme en Russie, la victoire de la Grande révolution socialiste d'octobre. En conséquence, à côté du système du capitalisme, le système du socialisme est né. (...) Partout, les capitalistes ont fait porter les charges de la guerre (les dépenses

militaires directes se sont élevées à 208 milliards de dollars) aux masses »¹⁷.

Le *Grand dictionnaire hongrois* paru après le changement de régime de 1989-1990 donne déjà une explication professionnelle et plus équilibrée, il souligne la complexité des causes de l'éclatement de la guerre :

« La Première Guerre mondiale fut une série de conflits armés à l'échelle du monde entre 1914 et 1918. (...) Les systèmes d'alliance ont compliqué, plus tard ont rendu impossible, l'arrangement des conflits internationaux par des négociations. La lutte pour les zones d'influence et pour les marchés, l'expansion de la conception géopolitique et impérialiste de l'époque, l'esprit de revanche, le nationalisme et le chauvinisme ont contribué dans une large mesure à la détérioration des relations des États européens. (...) Pour les élites dominantes de certains États, la « Grande Guerre » à venir signifiait la résolution des problèmes intérieurs accumulés »¹⁸.

Mémoires collectives

De nos jours, l'opinion publique voit, grosso modo, dans la Grande Guerre un affrontement particulièrement sanglant débouchant sur des pertes humaines hors de toute proportion. Certes, cette perception est générale dans toute l'Europe.

Les mémoires populaires nées après la défaite et le traité de paix reflètent déjà une image tout à fait différente de celle du discours des élites. Les paysans, les agriculteurs, la société pauvre de la province rendent compte de la mobilisation, du service au front et éventuellement de la captivité. Pour eux, le début de la guerre a signifié une intervention radicale du pouvoir politique dans leur vie. Ils ont compris instinctivement qu'un monde (la politique internationale) intervenait dans leur sort et qu'ils ne pouvaient pas l'influencer. C'est pourquoi ils sont entrés dans l'armée avec résignation, plutôt sans plaisir. La fureur nationaliste ne s'est infiltrée que partiellement dans les couches de la paysannerie. Les stéréotypes négatifs de l'ennemi (y compris l'indication de l'infériorité des soldats roumains, serbes et russes) étaient beaucoup plus étendus dans le discours des élites que dans la mémoire populaire.

Les expériences du front peuvent être mises en ordre selon deux types dans la mémoire « populaire ». Le premier type touche le système

¹⁷ *Új Magyar Lexikon*, Vol. 6, Budapest, 1962, pp. 669-673.

¹⁸ *Magyar Nagylexikon*, Vol. XVIII, Budapest, 2004, pp. 455-458.

de rapport intérieur de l'armée. Les soldats évoquent l'attitude des officiers : soit ils ont infligé de bons traitements à leurs hommes, soit ils ont veillé rigoureusement sur le maintien de leur statut et autorité, et ils se sont refusés à fraterniser avec les hommes de troupe. En somme, ces expériences ont conduit à la formulation de questions claires : si au front le soldat risque sa peau pour le souverain et pour le pays, en quoi est-il juste de le considérer comme un citoyen inférieur ? Les vétérans retournant chez eux ne peuvent-ils pas exiger plus de respect qu'auparavant ? Ces auteurs d'origine paysanne ont vu la guerre comme un événement après lequel on ne pouvait plus retourner au système social ancien et rigide.

L'autre expérience de la mémoire populaire relève de l'effet inhumain et barbare de la technologie militaire moderne. La souffrance et la dévastation de la machine de guerre ont envahi les esprits. En lisant les textes, il est facile à découvrir le pressentiment (et quelquefois la reconnaissance) que cette échelle de la violence et de la souffrance ne peut pas être rapportée aux objectifs attribués aux généraux et aux monarques. Beaucoup de gens font remarquer que le soldat au front, indépendamment de sa nationalité, subit la même chose tandis que les groupes privilégiés de l'arrière-pays échappent aux épreuves. Les auteurs notent souvent que d'un côté et de l'autre côté du *no man's land* les soldats se ressemblent. Il est évident que ces seules pensées n'ont pas encore transformé les soldats en internationalistes conscients, en communistes ou en anarchistes, mais il n'y a pas le moindre doute de leur importance. Il est à noter aussi qu'après 1920, le pouvoir a élevé un barrage qui a réussi à exclure les expériences populaires des espaces publics. La mémoire officielle de la guerre s'est articulée autour du motif de la lutte héroïque pour l'unité du pays, la figure du troufion paysan souffrant a été presque complètement recouverte par celle du soldat héroïque, en même temps le trauma de la mobilisation et de la guerre de position des armées de masse a été voilé par celui de la décomposition du pays.

Naturellement la guerre a divisé les représentants de la vie culturelle, le monde des artistes aussi. Le célèbre poète contemporain Endre Ady a vécu l'éclatement du combat comme la tragédie du peuple hongrois. Pour lui la dévastation et le massacre apocalyptique de la guerre étaient « des noces de sang, horribles ». Un autre poète, Géza Gyóni a glorifié la guerre à ses débuts, mais, plus tard, après sa captivité chez les Russes en 1917, il est parvenu à sa critique radicale¹⁹. Comme dans le cas de Remarque, de Barbusse ou de Hašek, les textes des écrivains et

¹⁹ Cette opposition Ady-Gyóni était le sujet de la contribution d'Andrea Borbás à un colloque tenu en juin 2014 à Budapest sur la relation des écrivains hongrois et de la guerre mondiale (« Avec stylo et papier parmi les baïonnettes – Écrivains et poètes hongrois dans la Première Guerre mondiale »).

des littéraires hongrois de l'époque (Babits, Kosztolányi, Krúdy, Karinthy) influencent jusqu'à nos jours les perceptions du conflit.

Comme nous l'avons vu, sous le régime de Horthy, on a accentué le sacrifice héroïque, les triomphes remportés sur plusieurs fronts. A cette époque, on érige partout des monuments aux morts, les oeuvres littéraires et artistiques conservent et honorent la mémoire des combats et des combattants. On a alors inséré dans le recueil des lois plusieurs fois (en 1921, 1938) la commémoration des morts glorieux de la Grande Guerre. Après 1945, ce sacrifice héroïque a été effacé par la narration pacifique et dénonciatrice de la guerre. Le jugement porté sur les militaires – et particulièrement les officiers – de la guerre mondiale a été influencé négativement par le fait que beaucoup d'entre eux ont participé par la suite à la vie politique à côté des forces contre-révolutionnaires, légitimistes et racistes, et que la socialisation de l'élite militaire hongroise de la Seconde Guerre mondiale s'est déroulée entre 1914 et 1918.

Débats contemporains

Pendant les années 1990, le débat de l'entre-deux-guerres sur les causes de la guerre et sur la responsabilité pour la désagrégation de la Hongrie a été de nouveau ouvert. Bien que l'historiographie ait déjà fourni des réponses, plus ou moins professionnelles, aux questions historiques, les camps politiques interprètent selon leurs objectifs les grands événements de l'histoire du 20^e siècle de la Hongrie. C'est la droite en particulier qui est très active dans la ré-interprétation du passé. Après les décennies du régime communiste, la droite conservatrice et nationaliste entend réhabiliter l'opinion dominante des années 1920-30. En 2001, sous le gouvernement de droite, une loi nouvelle est prise pour la mémoire des héros hongrois qui « déclare le dernier dimanche du mois de mai de chaque année, fête de mémoire des Héros Hongrois »²⁰.

Les libéraux – dont le parti politique, l'Alliance des démocrates libres (SZDSZ) fut pendant plusieurs cycles membre du gouvernement de coalition après 1994 – ont, en revanche, créé une image de la guerre tout à fait différente de celle des conservateurs de droite. L'un de leurs présidents départementaux a déclaré dans un discours tenu le 31 octobre 2003 :

« On peut affirmer sans hésitation que la Première Guerre mondiale était superflue, inutile, et sanglante pour la Hongrie ! (...) Nos soldats ont participé à la guerre sous la conduite d'István Tisza qui

²⁰ Loi LXVIII de 2001. <http://www.1000ev.hu/index.php?a=3¶m=10004>, consulté le 29 décembre 2014.

était jusqu'à 1917 le premier ministre ! Par conséquent il serait difficile de nier sa responsabilité. Pendant la Première Guerre mondiale nous n'avions pas de buts nationaux pour lesquels il fallait entrer en guerre ! Il n'y avait pas de territoires qu'il nous fallait occuper, il n'y avait pas de peuples contre lesquels il existaient des raisons de se battre, il n'y avait pas d'intérêts économiques qu'il nous fallait défendre avec des armes ! Ce fut une effusion de sang injuste et inutile par laquelle des générations sont devenues infirmes et des millions de personnes ont marché à la mort ! On pourrait énumérer sans fin les horreurs des combats de tous les fronts. Parce que les soldats hongrois ont lutté bravement ! (...) Ces luttes ont été gravées à jamais dans la conscience de la nation ! »

Cet homme politique libéral a pris position contre la droite conservatrice dans le débat sur la responsabilité de l'élite politique de l'époque. A l'aspiration de la droite nationaliste d'élever une statue pour commémorer le premier ministre de guerre István Tisza, il a répondu :

« Il faut témoigner du respect aux morts, mais je pense que personne ne peut mériter d'être distingué, sous forme de statue, quand on pousse son pays à une guerre perdue ! (...) On n'a pas besoin de posséder beaucoup de connaissances historiques pour comprendre que c'était la politique éthnocentrique et hungaro-impérialiste de la Monarchie qui a amené à la décomposition de la Hongrie, et non pas les quelques mois du Conseil national [la révolution des « Asters » d'octobre 1918]. Et pourtant, de nos jours, [Oskar] Jászi et les octobristes (sans compter Károlyi) sont une injure, une insulte à droite en Hongrie, tandis que la gauche ne sait rien de ce qu'ils étaient en réalité »²¹.

Il est vrai que la gauche voulant se libérer de l'héritage du passé communiste semble aujourd'hui prudente sur l'interprétation ou la ré-interprétation des événements du 20^e siècle. Ainsi, le ministre de la Défense du gouvernement socialiste M. Imre Szekeres, lors de l'ouverture d'une exposition sur la Grande Guerre, a parlé de la

²¹ Discours de M. István Gadus, président du département Hajdú-Bihar du parti SZDSZ. In: Dániel Szabó (éd.), *Az első világháború* [La Première Guerre mondiale], Budapest, 2009, pp. 512-514. Mihály Károlyi était le premier ministre, plus tard le président de la Première République hongroise élu le 31 octobre 1918. Le discours dominant de l'époque de Horthy l'a considéré comme un traître de la patrie et comme le responsable principal de la décomposition de la Hongrie historique. Cette perception est présente dans le discours actuel de droite. En ce qui concerne la statue d'István Tisza, le gouvernement de droite l'a inauguré en juin 2014 à côté du Parlement de Budapest.

nécessité de commémoration des « combats héroïques » des soldats hongrois²².

Depuis 2010, le gouvernement de coalition de droite (le « Fidesz » et les chrétiens-démocrates) a redonné de l'élan au processus de ré-interprétation du passé. D'un certain point de vue le régime s'efforce d'imiter celui de Horthy : il ressuscite ainsi la doctrine de la Couronne sainte²³, il érige des monuments de Trianon²⁴, on souligne l'injustice du même traité, etc.

La conception historique du régime est bien caractérisée par le fait que la nouvelle Constitution adoptée en avril 2012 déclare que la souveraineté de la Hongrie n'existait pas entre le 19 mars 1944 (l'occupation allemande du pays) et le 2 mai 1990 (les premières élections libres), ainsi cette période-là est désavouée et pour ainsi dire éjectée en bloc de l'histoire contemporaine du pays. Les représentants du régime souligne que l'Etat hongrois (le régime de Horthy et les autorités de l'époque) n'est pas responsable de la déportation et de l'extermination de quelque 400 000 Juifs. Le monument aux victimes de l'occupation allemande érigé en juillet 2014 a provoqué des protestations vives de la part de la gauche et des organisations juives, car le monument suggère la responsabilité *exclusive* des Allemands et cache la responsabilité des autorités hongroises. En 2013, le gouvernement a créé un nouvel institut de recherche historique (« Veritas ») pour repenser les événements controversés et discutés du 20^e siècle. Son directeur, Sándor Szakály, un historien connu, a déchaîné des tempêtes quand, en janvier 2014, il a déclaré que la déportation des Juifs en 1941 à Kamenets-Podolski²⁵ était une « action de police contre les étrangers ». Face à cette offensive sur les enjeux de mémoires,

²² Imre Szekeres, *Ünnepi beszéd* [Discours d'ouverture d'une exposition permanente du Musée d'histoire militaire], le 14 novembre 2008. www.hm.gov/hirek/hazai_hirek/unnepelt_a_hadtorteneti, consulté le 19 mars 2009.

²³ Cette doctrine est une tradition formée au Moyen Age. Elle créa la notion de l'État hongrois dont les « membres » étaient le souverain, le territoire du Royaume et la classe dominante. Après la Première Guerre mondiale, la doctrine de la Couronne sainte aida à éveiller l'espoir de la révision territoriale.

²⁴ Dans les dernières années, ces monuments ont cru en nombre d'une manière pour ainsi dire exponentielle. Le caractère des ces créations est presque identique : des blocs de pierre formant une Hongrie historique, dedans la Hongrie « tronquée », des croix, écriture « runique » des anciens Magyars, des couronnes, des oiseaux turul (le totem des ancêtres), etc. Ces monuments expriment non seulement le refus général du traité de Trianon mais, selon le discours prononcé le 26 juillet 2014 par M. Bence Rétvári, le secrétaire d'État du ministère des Capacités humaines, « nous rappellent à l'injustice du 4 juin 1920 et nous avertissent de garder la souveraineté du pays ». <http://szegedma.hu/cimke/trianon>, consulté le 6 février 2015. NOTA : Le ministère des Capacités humaines est né en 2010 de la fusion du ministère de l'Éducation et de la Culture, du ministère de la Santé et du ministère de la Sécurité sociale et du Travail.

²⁵ Le massacre de Kamenets-Podolski était la première atrocité de l'extermination des Juifs de Hongrie. Les 27-28 août 1941, à côté du village ukrainien de Kamenets-Podolski les troupes SS ont tué quelque 23 600 Juifs expulsés majoritairement de la Hongrie.

l'opposition accuse le gouvernement de vouloir contrôler la culture mémorielle et exproprier le droit d'interprétation de l'histoire.

Il est bien connu que la mémoire historique est composée de couches différentes : des connaissances historiques, des héritages familiaux, des attachements sentimentaux, des visions du monde, mais aussi des désirs et des souhaits. En Hongrie, il y a des débats très vifs sur le passé (sur la Grande Guerre et sur la paix de Trianon, sur l'extermination de 1944, sur la révolution de 1956) et il y a plusieurs regards sur le siècle passé. Il ne faut certes pas voir le passé d'une manière unanime, mais en même temps il peut paraître nécessaire de former un minimum de mémoire nationale qui sépare l'acceptable de l'intolérable.

Le centenaire : politiques de commémoration

Le gouvernement actuel accorde, on le comprend, une grande importance à la commémoration de la Première Guerre mondiale. Au début de 2013, il a créé le Comité de mémoire du centenaire de la Première Guerre mondiale dont le président actuel est le ministre des Capacités humaines, M. Zoltán Balog. La tâche du Comité était la préparation de la conception des commémorations en Hongrie et l'élaboration des projets détaillés tant sur les événements historiques que pour évoquer les victimes et héros. A côté des manifestations gouvernementales, les autorités facilitent la commémoration des organisations civiles et des communes. On a ainsi ouvert un concours pour l'organisation des programmes, pour la publication de livres, pour la subvention des scénarios, pour la restauration des monuments²⁶, pour la création de ludiciels. Hélas, le budget s'est vite épuisé, dès avril (pour l'année 2014, on été investis 500 millions de forint, à peu près 1 500 000 euros). En tous cas, il est prévu de reconstruire tous les cimetières militaires d'ici à 2018. On a pensé également à l'élévation d'un monument de guerre central mais jusqu'ici rien n'est ici réalisé. La série des programmes va s'étendre jusqu'à 2020.

Le premier élément de la série fut un colloque international tenu en novembre 2013 à Budapest (« La Grande Guerre de l'Europe et la naissance du nouvel ordre universel ») où le philosophe français d'extrême-droite Alain de Benoist était parmi les participants²⁷.

²⁶ Dans le Bassin carpathique on peut trouver quelque 3500 monuments aux morts et espaces de mémoire.

²⁷ Alain de Benoist a plaidé déjà plusieurs fois en faveur du premier ministre M. Viktor Orbán faisant l'éloge de sa politique « anti-libérale » et de « sa lutte contre Bruxelles ». Avant ce colloque du novembre 2013, il avait été invité en mars 2013 à un autre colloque sur le stalinisme organisé par la Maison de la Terreur de Budapest (« Terror Háza »), un musée dirigé par Mária Schmidt, une historienne proche du gouvernement. Mme Schmidt est l'un des dirigeants du Comité de mémoire du centenaire de la Première Guerre mondiale.

L'académicien hongrois Ferenc Glatz a souligné que, pendant les cinq années à venir, il ne fallait pas s'occuper des questions militaires, mais réfléchir, sans a priori idéologique, aux conséquences de la guerre et ainsi former une « nouvelle politique de mémoire ». Il semble que parmi les participants du colloque une interprétation déjà connue s'est formée qui conçoit les événements comme une *guerre civile* ou une *guerre fratricide européenne*. En ce qui concerne le règlement de la paix, les participants ont pensé qu'il avait renversé certains consensus culturels traditionnels parce qu'il avait déclaré les vaincus même coupables. Au printemps 2014, les actes du colloque ont été publiés en hongrois et en anglais²⁸.

En janvier 2014, le directeur de l'Institut et du Musée d'histoire militaire a annoncé que son institut voulait présenter l'histoire et les événements de la guerre du point de vue de la société hongroise sous plusieurs formes. Le colonel Vilmos Kovács a ajouté qu'on envisageait des commémorations communes avec d'autres pays européens. D'après le directeur-colonel, des années 1950 à 1989, plusieurs études déformaient la conscience sociale et notre instruction publique, c'est pourquoi les générations d'aujourd'hui ne connaissent pas d'une manière satisfaisante l'histoire du conflit mondial. Il faudrait « réécrire » les manuels scolaires.

Actuellement le plus grand projet de l'institut avec le ministère de la Guerre est la composition et la mise à la portée de tous d'une base de données sur les pertes de guerre. On n'en dispose pas encore (les listes ont été brûlées dans les années 1950). Certes, à Vienne on peut trouver les registres des morts, des disparus et des prisonniers de guerre de toute la Monarchie, mais il faut cependant recomposer les listes hongroises à partir de plusieurs sources. Ce travail a commencé en 2012 et jusqu'au début de 2014 on a réussi à collecter les noms de 300 000 soldats hongrois. En 2016 une base de données « acceptable » devrait être achevée. En outre, l'institut a créé un moniteur mobile d'exposition sur le Danube (le projet a été réalisé en août 2014) et on envisage d'envoyer en 2017 un train d'exposition en Pologne et plus tard en Slovénie et en Italie.

Les programmes de l'année du centenaire sont vraiment très divers. L'Opéra de Budapest a organisé le 28 juillet un concert grandiose intitulé « Quand les armes parlent, les muses se taisent » dont l'orateur était le président du Parlement M. László Kövér²⁹. Le Musée national présente

²⁸ György Markó – Mária Schmidt (éd.), *Európai testvérháború 1914–1918* [Guerre fratricide européenne], Budapest, 2014.

²⁹ Dans son discours il est revenu sur le motif bien connu : contrairement aux soldats hongrois l'élite politique n'a pas tenu ferme, une partie des hommes politiques hongrois « a paralysé et trahi la patrie ». *MTI*, le 28 juillet 2014.

des vues stéréoscopiques dans le cadre d'une exposition ambulante. Le Musée littéraire Petőfi expose la part de sa collection touchant à la guerre. Le Musée d'histoire du théâtre prépare une exposition sur les théâtres du front et sur ceux des prisonniers de guerre de Sibérie. Plusieurs instituts scientifiques demandent à la population d'envoyer des photos, des objets usuels, des souvenirs familiaux sur les années 1914-18. L'Institut du 20^e siècle organise une série de projections avec les oeuvres de Stanley Kubrick, de Lewis Milestone ou de Jean Renoir. Dans le domaine éducatif, les projets sont multiples : élaboration de programmes d'instruction, publications, modules multimédias de manuel scolaire. Il y a aussi des projets de bande dessinée.

Les Églises participent à la commémoration avec des messes oecuméniques, la Poste de Hongrie émet un timbre de mémoire et le 27 juillet le trompettiste Áron Koós-Hutás – dans le cadre d'un programme organisé par le gouvernement italien – a joué dans le château de Buda le morceau intitulé « Il silenzio » de Nini Rosso. L'événement a été diffusé par la télévision publique. L'Université d'administration de Budapest, de son côté, a mis sur son site les chansons de soldat collectées en 1916-18 par les musiciens Béla Bartók et Zoltán Kodály³⁰.

En tant que représentant du gouvernement de Hongrie, M. Tibor Navracsics, ministre des affaires étrangères (et depuis le novembre 2014 membre de la Commission européenne) s'est prononcé le 28 juin sur le centenaire de l'attentat de Sarajevo :

« On peut dire symboliquement que l'éclatement de la Première Guerre mondiale a signifié le début du 20^e siècle qui était l'époque de la violence, du totalitarisme et de la fausse rédemption. Le bolchevisme, le fascisme et le national-socialisme voulaient donner une réponse à la Première Guerre mondiale et reprendre son héritage. Les régimes inhumains sont tous la conséquence de la Première Guerre mondiale. L'année 1989 a promis de nouveau la liquidation de l'héritage douloureux. (...) Depuis, 25 années se sont passées, et aujourd'hui on peut dire qu'on ne sait toujours pas se délivrer des charges de la Première Guerre mondiale. On essaie en vain d'apaiser avec une poignée de main et avec des négociations la méfiance entre les nations de l'Europe centrale ; il y a encore beaucoup à faire pour qu'on puisse dire avoir dépassé la catastrophe causée par la Première Guerre mondiale »³¹.

³⁰ <http://uni-nke.hu/a-nagy-haboru-katonadalokban/a-dalok-gyujtemenye>

³¹ *Magyar Nemzet* [Nation hongroise], le 30 juin 2014.

Conclusion

Dans son essai historique récemment publié, l'historien hongrois Attila Pók écrit que le passé transformé en histoire est présent dans notre monde actuel au moins à cinq niveaux : dans la science, en politique où l'histoire est un moyen d'acquisition et de la conservation du pouvoir, dans la vie quotidienne de la société par les schémas de la mémoire individuelle et collective, dans l'enseignement et finalement au niveau de la responsabilité morale et juridique du passé. Dans ces formes très diverses de pratique du passé, les notions élémentaires comme par exemple « responsable » et « victime », ou bien « observateur passif », « crime », « péché », etc. se chargent de contenus assez différents. C'est pourquoi il est impossible d'espérer que la mémoire transforme la lutte de nos ancêtres en paix contemporaine. Certes, la science peut amplifier et systématiser nos connaissances historiques, mais elle ne peut pas faire grand chose pour la conciliation car ce faisant elle aurait non pas à découvrir, mais à occulter les différences d'intérêt des groupes ayant des identités différentes. Par contre, notre discipline peut aider au développement de l'empathie mutuelle : le premier pas de la levée des conflits est la compréhension de la position de l'adversaire³².

M. Navracsics a fait allusion à ce problème en disant qu'il faut encore faire beaucoup « pour qu'on puisse dire avoir dépassé la catastrophe causée par la Première Guerre mondiale ». Mais Attila Pók a une opinion tout à fait différente :

« Il y a deux ans, j'avais eu la naïveté de croire que le centenaire de l'éclatement de la Première Guerre mondiale serait un moment unique, extraordinaire et symbolique. Si on se souvient d'une manière digne de l'été 1914, la science et la politique pouvaient suggérer ensemble à l'opinion publique de notre pays, de notre région et de notre continent qu'il y a une chance, tôt ou tard, de dépasser les secousses du 20^e siècle. En parcourant la nouvelle littérature extrêmement riche et le long cortège des commémorations et des colloques, et en y ajoutant mes expériences personnelles comme organisateur des conférences, je peux déclarer clairement : à mon avis, pour le moment, il n'y a aucune chance »³³.

La cause principale du changement d'opinion d'Attila Pók tient dans son expérience acquise lors de l'organisation du colloque international

³² Attila Pók, *Az első világháború értelmezése* [L'interprétation de la Première Guerre mondiale], *BBC History*, édition hongroise, Vol. 4, n° 12 (décembre 2014) pp. 32-35.

³³ Ibid.

de Sarajevo des 19-21 juin 2014 (150 participants représentant 26 pays). Lors des préparatifs, il lui est devenu évident que, entre la politique de commémoration serbe ou française, et les points de vue des collègues bosniaques, croates, autrichiens, allemands, hongrois le fossé est trop grand. Ainsi, pour de nombreux collègues serbes, Gavrilo Princip est encore un combattant de l'indépendance insurgé contre la Monarchie des Habsbourg qui avait étouffé le mouvement national serbe. Pour eux, un tel colloque international doit porter le message de la conciliation en déclarant très clairement que la responsabilité de l'éclatement de la guerre relève de l'Allemagne et de la Monarchie Austro-Hongroise. Ils pensent tout autant injuste la remise en question, même partielle, de la responsabilité de la Serbie comme l'anathème de leur pays à propos de la guerre balkanique des années 1990. Pók tire la conclusion que les possibilités des conciliations historiques sont toujours déterminées par les circonstances du présent, par les mémoires et par les politiques de commémoration. Si le milieu social et politique est divisé, le souvenir conduit, non pas à la conciliation, mais à la confrontation³⁴.

En ce qui concerne le centenaire et la commémoration en Hongrie, on peut dire que le rôle de l'impulsion gouvernementale n'est pas négligeable. Les programmes sont abondants, multiples et variés. Une question se pose cependant à propos de l'interprétation gouvernementale des événements qui sert au renforcement de la manière de voir historique du cours actuel. Le centenaire s'insère dans la volonté gouvernementale de dominer la mémoire historique et d'effacer les conceptions qui ne sont pas les siennes.

En tout cas, il semble que la masse des Hongrois ne soit pas vraiment touchée par les commémorations du centenaire. La plupart de la population est insensible aux débats sur l'interprétation du passé, aux luttes idéologiques. La situation économique, le niveau de vie, les coûts de la vie sont trop prégnants pour cela. De ce point de vue, la mémoire de la Première Guerre mondiale est une chose secondaire.



³⁴ Ibid.